

## XXXIV

L'EAU POTABLE A MADRID. — LA CALLE SERRANO.

ENTRETIEN AVEC M. MANUEL SILVELA.

Madrid est abondamment pourvue d'une eau fraîche et limpide, des plus agréables à boire, par le canal de Lozoya, qui commence à 70 kilomètres de la ville et traverse plusieurs aqueducs remarquables. C'est aussi ce canal qui alimente les fontaines de Madrid, dont plusieurs sont des œuvres d'art, entre autres la *fontaine de Cybèle*, la *fontaine d'Apollon*, la *fontaine de Neptune*, les *quatre fontaines*, la *fontaine de l'Alcachofa*, et la *fontaine Castellana*.

Jadis, il n'y a pas bien longtemps de cela, Madrid manquait d'eau potable; le *Manzanarès* ne suffisait pas à abreuver les sables qui occupent son lit ! On voyait alors les marchands d'eau porter par toute la ville des brocs d'eau qu'ils vendaient de 1 peseta à deux réaux (50 centimes) : et quand le cri : *Hoy no hay agua ! Aujourd'hui il n'y a pas d'eau !* retentissait à Madrid, c'était des encombrements effrayants autour des rares fontaines où on pouvait puiser un verre d'eau.

On conçoit que Madrid ne pouvait ainsi rester éternellement vouée à la soif et qu'une œuvre telle que le canal de Lozoya s'imposait : c'est à la reine Isabelle II que revient l'honneur de l'avoir menée à bonne fin. C'est d'ailleurs à la reine Isabelle II qu'on doit les premiers grands travaux d'embellissements de Madrid.

Je ne sais si, en vous faisant parcourir Madrid avec moi, je n'ai point omis de vous signaler quelques-unes de ses curiosités : je ne le pense pas et, en tout cas, si j'ai omis de mentionner quelque édifice, l'omission ne doit pas être fort regrettable, car je vous ai parlé de tout ce qui mérite de l'attention et même quelquefois de ce qui pourrait ne pas la mériter. Donc n'insistons pas !

Il est une rue de Madrid pourtant où je vais vous mener avec moi, c'est la *calle Serrano* : elle part de la place où s'élève la porte *d'Alcala* et va, parallèlement au *paseo de Recoletos*, aboutir du côté de l'Hippodrome. Cette rue, neuve en partie, est bordée de belles maisons et, par un singulier hasard, elle est habitée par trois des hommes politiques les plus connus de l'Espagne. Si vous voulez, nous allons leur rendre visite, en commençant par le plus proche de la *place de l'Indépendance*, par M. Manuel Silvela, ancien ministre, un des chefs du parti conservateur et un des personnages politiques appelés à jouer un rôle considérable dans son pays. Aussi bien, par ces conversations avec les hommes les plus autorisés de l'Espagne actuelle, la situation politique de ce pays vous sera admirablement exposée.

Agé d'environ quarante-deux ans, de taille plutôt grande que petite, le front large et haut, un peu dégarni sur les tempes, les cheveux et la barbe semés de fils d'argent ; sur le nez, un lorgnon et derrière le lorgnon deux yeux vifs, jeunes, perçants, qui trahissent toute la perspicacité et la rapidité de jugement de M. Silvela. En somme, figure éminemment sympathique, esprit libéral ; on sent en M. Silvela l'homme d'État qui comprend son siècle, et qui veut marcher avec le progrès ; chez lui, pas d'idées préconçues, pas d'opinions intransigeantes ou retardataires.

— Que pensez-vous, Monsieur, lui ai-je dit, des nouvelles publiées dans certains journaux et qui donneraient à croire à une complète désunion entre vous et M. Canovas del Castillo ?

— Il m'est très agréable de répondre à cette question. Les bruits que l'on fait courir, sont l'œuvre de ceux-là justement qui ont intérêt à diviser le parti conservateur et à faire naître de la mésintelligence entre M. Canovas et moi.

« Le parti conservateur espagnol est et reste admirablement uni ; ce n'est certes pas moi, qui suis partisan d'un gouvernement fort, qui tenterai jamais quoi que ce soit pour ébranler la situation politique de notre chef, M. Canovas.

» J'ai fait mes premières armes politiques avec M. Canovas del Castillo ; j'ai pour lui une grande admiration et une grande amitié. Ce n'est pas seulement un homme politique des plus éminents, un orateur merveilleux, un écrivain distingué ; il représente à l'étranger notre parti conservateur. M. Canovas a fait la Restauration, l'histoire l'a rendu illustre ; son nom est coté sur les marchés financiers étrangers et ce n'est pas à tort qu'il inspire confiance.

» C'est, en outre, un homme capable de rendre de grands services à l'Espagne, et je serais le dernier à vouloir lui créer des embarras. Nous avons besoin, je le répète, d'un gouvernement quel qu'il soit, monarchique ou républicain. »

— Que pensez-vous de la conclusion d'un traité de commerce entre la France et l'Espagne ?

— « En l'état actuel, il est bien difficile de pronostiquer le résultat des négociations en cours. Pour ma part, je désire fort que les gouvernements des deux pays arrivent à s'entendre, car la France et l'Espagne ont besoin l'une de l'autre. Économiquement et commercialement, une entente entre les deux pays est inévitable, s'impose absolument. Nous avons peut-être plus besoin de vous que vous autres de l'Espagne, mais la France ne peut se passer de notre clientèle et vos négociants le reconnaîtront bien vite.

» La question du traité de commerce est une question étrangère aux questions de partis. Les libéraux ne pourraient pas faire plus que les conservateurs pour la résoudre ; toute l'Espagne, à ce sujet, pense comme M. Canovas del Castillo. Si le gouvernement français, qui est animé des meilleures intentions, et dont plusieurs membres sont d'avis de traiter avec nous, se laisse influencer par les opinions extrêmes de quelques-uns, s'il ne sait pas profiter du moment opportun pour traiter avec nous, le traité franco-espagnol ne se fera pas. »

— Mais l'emprunt espagnol ?

— « Évidemment, c'est là une grosse affaire pour notre gouvernement. Un emprunt espagnol sera difficile à Paris, si le traité de commerce avec la France n'a pas abouti, c'est vrai ; mais le marché de Londres est bien disposé pour nous et, en gageant le revenu des tabacs, il nous sera facile de faire un emprunt à un taux modéré. »

Je ne partage pas l'optimisme de M. Silvela à ce sujet : je crois qu'un emprunt de 700 millions, qui est indispensable, sera très difficile à faire pour l'Espagne, si elle continue à avoir une politique économique dirigée contre nous. Je le déplore, mais je le crains.

---

## XXXV

CHEZ DON EMILIO CASTELAR. — ÉTAT POLITIQUE DE L'ESPAGNE.

SA MAJESTÉ LA REINE RÉGENTE. — S. M. ALPHONSE XIII.

Castelar est aussi célèbre en France qu'en Espagne. Petit, un peu gros, avec sa forte moustache blanche, son allure vive, sympathique, franche, sa voix aux éclats gais, son rire sonore, tel se présente tout de suite à vous le grand orateur espagnol. Castelar parle le français comme vous et moi, il aime la France comme un véritable Français. Son accueil est aussi charmant pour nos compatriotes que glacial pour les Allemands.

— « Il faut, mon cher ami, que vous veniez déjeuner avec moi un de ces jours. Nous pourrions causer longuement, car, en dehors des heures de repas, je suis débordé de besogne, affairé, préoccupé. Venez lundi... C'est entendu, n'est-ce pas ? à midi et demi. »

Ainsi m'invitait Castelar, dans son ravissant salon de la rue Serrano, meublé avec un goût tout parisien. J'acceptai avec reconnaissance, et je n'eus point à m'en repentir. Il n'est pas à table d'amphitryon plus gai, plus éloquent, plus charmeur que don Emilio, comme disent les Espagnols. Essayer de rendre ses propres paroles serait risquer d'être fort inférieur au modèle : je me contente donc de rapporter de mon mieux quelques-unes de ses déclarations.

Les convives étaient fort peu nombreux : un général des États-Unis du Nord, amputé d'un bras, écrivain et historien célèbre dans son pays, son secrétaire particulier, le délégué des États-Unis à l'Exposition historique américaine de Madrid et votre serviteur.

Au dessert, Émile Castelar se leva et porta un toast : « Je bois, dit-il, à la République française et à la République des États-Unis d'Amérique. aux deux républiques sœurs ! »

Et, en se rasseyant : « J'espère, ajouta l'ancien président de la république espagnole, pouvoir boire un jour aux républiques latines. Car tout ce qu'on dit touchant ma conversion à la monarchie est aussi malintentionné qu'inexact. Je suis, je reste, je mourrai républicain. Certes, je ne suis pas un apôtre de la révolution, comme Salmeron, je suis un modéré, un véritable opportuniste. Avant tout je veux le bonheur et la grandeur de ma patrie ; or, une révolution en ce moment nous jetterait dans d'interminables guerres civiles. Et nous n'avons jamais eu plus besoin de repos, de repos réparateur qu'aujourd'hui. Ce que je veux, c'est la république pacifique et sage, la république obtenue par le suffrage de tous, par une lente mais sûre évolution des esprits.

» Le mouvement libéral en Espagne est beaucoup plus grand qu'on ne pense ; chaque jour voit grossir nos rangs. Je suis sûr que, si le petit roi, dont la santé est héréditairement déplorable, venait à mourir, tout le monde proclamerait la république, même Silvela, même Sagasta, plutôt que de livrer le trône d'Espagne à des compétitions étrangères, plutôt que d'accepter un étranger pour roi.

» Avant tout, nous sommes Espagnols, restons donc Espagnols !.....

» Par exemple, ce que j'attaque, si je respecte la forme du gouvernement, à l'heure actuelle, c'est la façon dont nous sommes gouvernés, Comment ? Aujourd'hui la question financière et économique prime toutes les autres, et nos gouvernants se disputent pour des questions secondaires, pour maintenir ou renverser un alcade plus ou moins prévaricateur.

» C'est insensé. L'exemple de la France, si riche, si puissante, qui est en train de battre l'Allemagne pacifiquement par le seul fait de sa prospérité financière, devrait pourtant nous ouvrir les yeux. Il faut que nous fassions en Espagne une politique d'affaires, une politique pratique : avant tout que nous fassions un traité de commerce avec la France. Notre intérêt même est de rester liés économiquement avec la France : l'union des intérêts, voilà le meilleur traité d'alliance.

» Mais surtout plus de discussions oiseuses, de luttes politiques byzantines. Travaillons sérieusement, réorganisons l'administration, faisons payer l'impôt par tout le monde et encourageons nos agriculteurs, nos commerçants, nos industriels. Nous nous laissons mourir de misère sur un tas d'or, car notre pays pourrait produire trois fois ce qu'il produit. »

Castelar a absolument raison sous ce dernier rapport.

Je ne sais si les apparences sont toujours trompeuses, mais je crois

qu'en Espagne le proverbe ne ment pas. Les façades sont superbes : la Banque d'Espagne a un immeuble qui fait pâlir ceux des banques les plus riches des Etats européens ; mais il paraît qu'il n'y a que du papier dans les coffres.

La fortune publique en Espagne est répartie entre quelques mains, et si on y constate, assez rarement d'ailleurs, quelques grandes et opulentes familles, on y rencontre généralement une profonde misère.

« Depuis six ans, me disait un négociant qui a toujours soixante mille francs au moins de numéraire dans son coffre pour les besoins de son commerce, je n'ai pas reçu une seule pièce d'or. Les pièces de cinq pesetas, les *douros* abondent, les billets de banque sont toujours de plus en plus crasseux et de plus en plus nombreux, mais l'or est toujours introuvable. Il est, dit-on, dans les caisses de la Banque d'Espagne, qui refuse régulièrement d'en donner en échange de ses billets. »

\*  
\* \*

Autour de Madrid, la campagne est déserte, morne ; c'est un désert inculte et pierreux. En Andalousie, le sol est riche, le climat délicieux, mais les hommes ont toujours l'air de digérer quelque chose en fumant une cigarette. Ils chantent, ils dansent, ils vivent pour presque rien : la vie est belle à ne rien faire. Pourquoi travailler ? La paresse est noble, le travail est dégradant : voilà ce qu'ils doivent penser.

M. Paul Lafargue serait le bienvenu là-bas avec ses théories sur la paresse. Du reste, l'Andalousie est assez socialiste, républicaine socialiste. Je suppose que ces braves gens du peuple ne savent pas trop au juste ce que veut dire socialisme, mais évidemment les doctrines qui déclarent qu'on doit tout posséder sans rien faire, doivent leur sourire.

La Catalogne, malgré une grande quantité d'ouvriers anarchistes à Barcelone et dans d'autres centres, est plutôt conservatrice et protectionniste ; les provinces basques adorent toujours, quoique de moins en moins, don Carlos. En somme, l'Espagne est fort divisée, et les idées sages et libérales y comptent chaque jour plus de partisans.

\*  
\* \*

... De taille moyenne, l'air modeste et bon, le regard humide et doux, avec parfois un sourire furtif, qui illumine sa figure toujours

attristée, telle est la reine Marie-Christine d'Espagne. Elle affecte une simplicité touchante ; sans cesse vêtue de noir ou de gris, elle est et demeure la veuve inconsolée d'Alphonse XII, la mère chaste et pleine de tendre affection du petit roi Alphonse XIII.

Entre son fils chéri et ses doux et lamentables souvenirs, elle vit comme une sainte et un peu comme une recluse. Pas de distractions ; les fêtes lui sont à charge. A Huelva, à Séville, plus récemment à Madrid, on sentait à la voir qu'elle n'assistait aux cérémonies et aux réceptions que pour accomplir son devoir de reine et que sa couronne de diamants pesait à son front. Au théâtre, elle aspire au dernier acte. Son bonheur est d'élever son fils et ses deux filles, loin du bruit, loin de la pompe royale.

\*  
\* \*

Tous les cœurs battent à l'unisson pour ce frêle et gentil enfant, dont la petite tête bouclée respire l'intelligence et l'espièglerie. Dire que ce sera un grand roi, lui prédire une destinée moralisatrice pour l'Espagne, ce serait peut-être beaucoup. Il faut lui souhaiter de vivre en bonne santé le plus longtemps possible ; sa mort serait un grand malheur pour l'Espagne.

Mais sa santé délicate est une cause constante d'appréhensions, et la monarchie espagnole ne tient qu'à un fil. Quoi qu'il arrive, un enfant de six ans et demi est toujours sympathique, et le petit roi d'Espagne est, comme tous les enfants, malicieux et charmant.

\* \*  
\*

Une petite anecdote en passant. Lors de la réception officielle dans le palais de la députation provinciale à Huelva, le petit roi se tenait à côté de la reine, sa mère, son grand chapeau de paille blanche à la main, le sourire aux lèvres. Vinrent les membres du corps diplomatique, composé pour la circonstance de l'ambassadeur d'Italie et des ministres plénipotentiaires des républiques américaines. Chacun d'eux présenta à tour de rôle ses hommages à Leurs Majestés, et la cérémonie durait un peu trop, ce me semble, au gré du jeune roi, désireux de voir passer le cortège historique. Tout d'un coup, il s'avise de trouver que le ministre d'Haïti, qui était en face de lui, le regardait sans doute d'une façon inti-

midante, car, furieux, il lui fit un pied de nez... vraiment royal. Scandale inouï! Affaire diplomatique, presque *casus belli!*

Mais le ministre d'Haïti à Madrid est un homme de beaucoup d'esprit, et, lorsque la reine régente déclara que le petit roi serait privé de dessert, il fut le premier à intercéder en faveur du jeune et espiègle souverain.

---



DON ANTONIO CANOVAS DEL CASTILLO. — OPINION DE CE GRAND HOMME  
D'ÉTAT SUR LA SITUATION POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ESPAGNE.

— LES SYMPATHIES MUTUELLES DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

— UNE ALLIANCE FUTURE.

— Que pensez-vous de M. Canovas, mon cher Maître ? demandai-je un jour à Castelar.

« — C'est un convaincu, me répondit-il, mais un ennemi du progrès en politique. Il est partisan de la forme monarchique, il ne voit que la forme monarchique ; pas d'autre gouvernement ne lui semble possible. Il veut le bien de l'Espagne ; mais il ne voit pas toujours la lumière. Au demeurant, un homme de très grande valeur que j'estime fort ; un seul défaut, c'est de vouloir tout faire par lui-même, de se surmener et de se fatiguer beaucoup plus qu'il ne devrait à son âge. C'est un orateur admirable ; pour réfuter des arguments, démolir un discours hostile qui a impressionné, pour changer l'opinion des auditeurs, M. Canovas del Castillo m'est supérieur. »

Cette opinion de Castelar sur M. Canovas prouve la modestie de l'illustre orateur et son amour de la vérité.

Certes, en Espagne, plus que partout ailleurs, la critique est aisée, et si l'on songe aux nombreuses difficultés morales et matérielles que M. Canovas devait surmonter à chaque instant, on comprend bien vite combien grande a été la tâche de cet homme d'État, et quel énorme talent il lui a fallu dépenser, sans compter, pour arriver à se maintenir, parmi tous ces appétits déchaînés, dans un équilibre malheureusement instable.

C'est huit jours avant son renversement par les Cortès que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. Canovas del Castillo, alors président du conseil des ministres d'Espagne, l'entretien que je vais rapporter plus loin.

Il y a deux hommes en M. Canovas : le savant et l'homme politique. Il suffit de l'avoir aperçu, affairé, inquiet, dans son grand salon du palais de la présidence du conseil des ministres, pour comprendre cet homme d'une activité fébrile, entre les mains duquel ont été les destinées de l'Espagne. M. Canovas voit tout, connaît tout dans son gouvernement : pas un ministre ne prend une décision, ne signe un décret sans le consulter ; rien ne se fait sans lui, tout se fait par lui. D'où, pour cet homme déjà âgé, un travail énorme, une fatigue inouïe !

De taille plutôt petite que grande, les cheveux gris, la moustache petite et grise, toujours vêtu d'une redingote noire qui a l'air trop large, on sent, en le regardant, que M. Canovas ne dort pas toutes les nuits, que les pensées assiègent son front. Tout respire chez lui une grande lassitude et une immense volonté. Ses yeux se sont usés à lire ; car il tient à tout lire lui-même : ils sont voilés, ternes. Il lui faut se servir d'un lorgnon pour parcourir le moindre écrit.

Mais ôtez cet homme d'État de ses affaires, ne lui parlez plus politique, entretenez-le de littérature, d'art oratoire, d'histoire et de philosophie. L'œil s'allume, la figure s'éclaire, l'homme est transfiguré : il parle et vous restez sous le charme. Même en français, même en cette langue qui n'est pas sa langue maternelle, il s'exprime avec une pureté, une correction remarquables.

La science historique, l'éloquence, voilà ses seules amours ; dans un somptueux hôtel qui fait le coin du *paseo de Recoletos* et de la calle Serrano, il s'est fait construire une magnifique bibliothèque qui comprend tout un corps de logis isolé, divisé en deux grandes salles aux murs couverts de volumes, qu'une galerie circulaire permet d'atteindre aux rayons les plus élevés.

Là sont classés, catalogués vingt-huit mille volumes ; il y a là la plus belle collection d'ouvrages historiques que possède l'Espagne. M. Canovas a réuni, pour écrire l'histoire de Philippe II et de Philippe III, une foule de documents d'une rareté extrême. Il possède aussi des manuscrits merveilleux, entre autres les livres d'études de don Pedro le Cruel, enrichis d'enluminures que l'on dirait faites d'hier. Sur une grande table, au centre de la première salle, se dresse un bronze représentant Alphonse XII, dont il fut le ministre le plus habile et le meilleur ami.

Mais je ne veux pas décrire les chefs-d'œuvre artistiques, les curiosités anciennes éparses dans la bibliothèque, dans la serre, dans les grands salons de ce véritable palais. Tableaux, statues, armures authentiques,

tapis, meubles, tout est admirable, tout est éblouissant. La maison de M. Canovas del Castillo est un des plus riches musées du monde.

Je dois à l'obligeance du président du conseil des ministres d'avoir pu visiter sa demeure et contempler les trésors qui y sont accumulés ; voici maintenant les principaux passages de notre conversation :

« — ..... Ainsi, tout ce que l'on a dit en France, à l'occasion du baptême de la fille de Guillaume II ?

« — Ce sont des calomnies et des sottises, me répondit vivement M. Canovas. Moi, l'ennemi de la France ! Pour quel motif ? Avant tout, j'aime mon pays qui a besoin de paix, de repos, de réformes. Songer à le lancer dans une politique agressive ou hostile à qui que ce soit serait une pure folie. D'ailleurs une alliance avec l'Allemagne ne nous serait d'aucune utilité ; géographiquement, nous sommes en dehors de toutes les questions qui peuvent diviser l'Europe ; économiquement, nous avons besoin de travailler sans relâche pour tenir notre place dans le monde.

» L'exemple de l'Italie n'est pas pour nous encourager à nous jeter dans les bras de l'Allemagne. L'empereur Guillaume II nous a fait une politesse, en demandant à S. M. la reine régente d'être marraine de sa fille. Notre réponse était obligée : nous devons rendre courtoisie pour courtoisie. Nous l'avons fait ; mais nous n'avons pas fait davantage. »

— Mais on avait parlé du Maroc, d'une alliance ayant pour dessein d'empêcher toute autre puissance que l'Allemagne d'exercer un protectorat sur cet empire africain.

« — Encore une de ces rumeurs comme en fabriquent ceux qui n'ont pas la moindre notion des intérêts de l'Espagne. Je suis convaincu, quant à moi, que nous n'avons, nous autres Espagnols, rien de bon à faire en Afrique. Nous voulons le maintien du *statu quo* au Maroc, et nous ferons tous nos efforts pour empêcher que n'importe quelle puissance aille s'établir dans ce pays. Si nous devons lutter pour atteindre ce résultat, lutter diplomatiquement s'entend, il est évident que nous nous appuierons sur ceux qui auront les mêmes intérêts que nous. Gibraltar n'a plus grande importance ; d'ailleurs, nous le surveillons sans cesse. Ce qui nous est indispensable, c'est la liberté du détroit. Puisque la France n'a aucun désir d'annexer le Maroc, nous serons avec elle pour empêcher une troisième puissance de le faire ; si, au contraire, la politique française nous inquiétait !....

» J'ai tout lieu de croire que l'Allemagne n'a aucune velléité de faire du Maroc une colonie ou de lui imposer son protectorat. Quant à

l'Espagne, sa situation financière ne lui permet pas de se payer le luxe d'une nouvelle campagne en Afrique.

» Le pourrait-elle, d'ailleurs, qu'elle ne devrait pas le faire. La question du Maroc, que nous devons nous efforcer de laisser dormir le plus possible, pourrait devenir une nouvelle question des Dardanelles, un prétexte à toutes sortes de complications diplomatiques mettant en danger la paix de l'Europe. Encore une fois, la paix nous est indispensable en Espagne.

» Lorsqu'un homme est animé des intentions les plus pacifiques, croyez-vous qu'il soit sage d'aller sermonner les uns, gronder les autres? N'est-ce point le propre d'un fou de mettre son chapeau sur l'oreille et d'invectiver les passants? Le matamore n'attrape que de mauvaises affaires. Un gouvernement, qui veut fermement vivre en bonne intelligence avec ses voisins, doit s'efforcer de mettre à l'unisson ses paroles et ses actes.

» Ma politique a toujours été inspirée par le désir d'avoir des relations étroitement amicales avec tous nos voisins : nous avons les meilleurs rapports avec le sultan du Maroc, nous allons essayer d'unir les intérêts économiques de l'Espagne et du Portugal par un traité avantageux pour nos deux pays. Il n'a pas été, jusqu'à ce jour, question d'alliance politique entre les deux pays ; nous voulons arriver à former un *Zollverein* ibérique, pour nous défendre contre le protectionnisme exagéré des autres nations de l'Europe. En amenant ce rapprochement entre le Portugal et l'Espagne, je n'ai fait que mon devoir de bon patriote.

» Nous avons une bonne, une excellente armée, mais numériquement très faible; nous avons moins de troupes que sous Charles III, il y a un siècle. Et pourtant depuis lors, les effectifs des armées européennes ont décuplé!

» Telle qu'elle est notre armée est très suffisante pour défendre notre territoire et faire respecter notre neutralité. Tous mes efforts tendent, du reste, à la rendre plus forte et plus nombreuse. Son armement est très bon, ses officiers sont très instruits. Nous avons des cadres pour un million d'hommes. Notre flotte aussi a besoin d'être augmentée, elle aussi n'a qu'un défaut : elle est trop faible, numériquement parlant.

» Mais, quand nous aurions aujourd'hui la plus belle armée du monde, cela n'empêcherait pas notre situation financière d'être mauvaise et notre organisation administrative défectueuse. Faire des réformes, c'est facile à dire, mais en Espagne, c'est bien difficile à exécuter.

Toutes les fois que j'essaie de nettoyer nos écuries d'Augias, tout le monde me lâche. Mes ennemis seuls sont contents !

» L'Espagne est naturellement riche, le sol est fertile et nos populations sont plus travailleuses qu'on ne le croit généralement. Ce qui manque chez nous, c'est l'argent, ce sont les capitaux. Vos intérêts à vous, Français, sont considérables en Espagne. Mines, chemins de fer, tout a été créé par vos banquiers et cependant c'est vous autres qui, en ce moment, nous faites la guerre économique la plus rude.

» Le traité de commerce franco-espagnol ! C'est la grosse question pour l'Espagne, mais c'est aussi une importante question pour vous. Avec les tarifs actuels, le commerce de nos pays souffre.

» Nous vous achetions des produits manufacturés, nous donnions du travail à vos usines, à votre industrie. L'Espagne est pour la France une cliente qui fait des achats considérables et avec laquelle on refuse sans motifs de continuer les affaires.

» Vos vigneronns se plaignent, dites-vous ! Croyez-vous que nous n'avons pas le phylloxera en Espagne comme vous l'avez eu en France ? Allez voir à Malaga les jolies vignes qui subsistent : toute cette région est ruinée. D'ailleurs votre production ne peut suffire à votre consommation et surtout à votre exportation. Vos négociants venaient acheter ici nos vins au sortir des cuves, notre raisin même, et le jus de la vigne d'Espagne devenait du vin de Bordeaux. Où était le bénéfice ? Pour nos propriétaires qui vendaient leur vin quinze francs l'hectolitre ou pour vos négociants qui revendaient cent vingt francs ce qu'ils avaient payé quinze ?

» Les relations entre les deux pays étaient devenues, pendant ces dernières années, extrêmement nombreuses et fort amicales ; nous étions inondés de vos voyageurs et nous ne nous en plaignions pas. On a ici de très grandes sympathies pour la France ; on l'aime comme une sœur aînée, comme la sœur latine de l'Espagne. Et ce sont ces sympathies, c'est cette amitié que vous êtes en train d'amoindrir par ce protectionnisme à outrance, ce protectionnisme exagéré. Croyez-vous qu'il ne soit pas possible de protéger vos agriculteurs et vos industriels sans chercher à ruiner, pour cela, un pays ami, dont la ruine serait plus sensible à vos capitalistes qu'à tous les autres ?

» J'espère que l'opinion publique reviendra chez vous à de plus sages sentiments et que nous pourrons un jour, enfin, abolir économiquement, entre nos deux grands pays, ces Pyrénées qui depuis Louis XIV ne devraient plus exister. Ma politique pacifique traduit le vœu de toute

la nation espagnole ; tout le monde, chez nous, désire une politique d'affaires, de travail, de relèvement industriel et commercial. Il faudrait pouvoir réaliser beaucoup de réformes dans les finances, dans l'administration. Moi, qui n'ai plus d'ambition que pour mon pays, qui ne fais plus de beaux rêves et n'ai de grandes pensées que pour tout ce qui concerne la grande nation espagnole, je voudrais accomplir toutes les réformes que je sens nécessaires, réorganiser toutes les branches du gouvernement, doter l'Espagne d'une administration honnête ! Mais en aurai-je le temps ou la force ! Ce qui me console, ce qui me rassure sur l'avenir de mon bien-aimé pays, c'est la conviction que ma politique a aujourd'hui de profondes racines dans l'opinion publique, que le programme que je voudrais exécuter, mes successeurs seront forcés de le remplir. »

\*  
\* \*

Je n'ajouterai presque rien à l'exposé, que m'a fait avec tant d'autorité M. Canovas del Castillo, de la situation politique et économique de l'Espagne : comme lui, je souhaite que, tout en protégeant le plus possible nos agriculteurs et nos paysans dont les doléances étaient très légitimes avant nos nouveaux tarifs douaniers, nous fassions tous nos efforts pour arriver à conclure avec l'Espagne un traité avantageux pour les deux pays.

Nul chez nous ne songe à ruiner l'Espagne et, si le gouvernement espagnol y met un peu de bonne volonté, je crois qu'il sera assez facile de concilier les intérêts réciproques des deux nations.

Ce n'est pas aujourd'hui que notre production vinicole est presque redevenue égale à ce qu'elle était il y a vingt ans, avant l'invasion du phylloxera, aujourd'hui que nos vignobles ont donné cette année-ci environ 50 millions d'hectolitres, soit 20 millions de plus que l'an dernier, que le gouvernement espagnol serait habilement inspiré en fournissant au parti protectionniste français, qui est très puissant, de nouveaux griefs capables de justifier une rupture économique complète.

Quel intérêt l'Espagne aurait-elle à mécontenter, à froisser injustement les susceptibilités d'une nation amie, d'une voisine qui tient la première place parmi les nations qui font des affaires avec elle, qui en 1888, par exemple, lui achetait pour 350 millions de produits ? Quel intérêt surtout aurait-elle à le faire pour plaire à l'Allemagne qui ne lui achète que pour environ 12 millions de produits ?

Je suis sûr que les hommes éminents qui dirigent la politique espagnole ouvriront leurs yeux à la lumière, que les Cortès refuseront d'entreprendre une politique économique antifrançaise, et, que les sympathies des deux peuples s'affirmant de plus en plus, d'étroites relations économiques tout à fait amicales s'établiront entre les deux nations latines. Le *modus vivendi*, qui régit les rapports commerciaux de nos deux pays, a été prorogé le 30 décembre 1893 par les deux gouvernements. L'Espagne accorde à la France le même traitement qu'à la Suisse, l'Allemagne, etc., avec lesquelles elle a conclu des traités spéciaux ; en retour, la France concède à l'Espagne le bénéfice du tarif minimum et lui accorde quelques petites faveurs.

C'est une solution à laquelle applaudiront Français et Espagnols. Mais elle est provisoire cependant ; elle prouve le désir du gouvernement espagnol de resserrer les liens d'amitié qui unissent nos deux pays, mais elle ne donne pas satisfaction complète aux légitimes revendications des commerçants et des producteurs français et espagnols. Il faut donc souhaiter que l'on parvienne, par des concessions mutuelles, à améliorer le *modus vivendi* actuel au point d'en faire un traité réciproquement avantageux aux deux pays.

\*  
\* \*

La France ne refuse pas son amitié à l'Espagne, elle la lui offre, elle la lui donne sans arrière-pensée : tout dernièrement encore, lors des incidents du Maroc, toute la presse française a applaudi à l'énergie et au patriotisme des Espagnols et la presse a traduit l'opinion de toutes les classes de notre nation.

La France saura toujours tendre à sa voisine une main secourable et généreuse ; elle ne l'abandonnera pas, elle l'aidera au contraire de toutes ses forces.

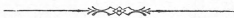
Est-ce que l'Espagne, cette terre de soldats et de héros, l'Espagne, si fertile en écrivains, en penseurs et en poètes, l'Espagne, patrie privilégiée des grands orateurs, ne doit pas à ses sympathies, à ses intérêts, à ses aspirations les plus pures, que dis-je ? à son origine commune, d'être la sœur bien-aimée et l'alliée naturelle de la nation française ?

Pour ma part, je crois en la vitalité de cette race énergique et fière, courageuse et indomptable. Une nation qui, comme l'Espagne, a su

conserver intacte la foi de ses pères, chez qui le culte de Dieu n'a d'égal que l'amour de la patrie, ne doit jamais désespérer de son avenir.

Je suis sûr que l'Espagne saura reconquérir un jour la grande place qu'elle a jadis si glorieusement occupée dans le monde et que l'Espagne et la France marcheront, la main dans la main, vers de brillantes destinées communes.

Et pour terminer, je formulerai un vœu patriotique, auquel tous les Français s'associeront. Nous savons tous avec quelle émotion indescriptible, quelle touchante unanimité, nous avons crié *hier* : *Vivent nos amis les Russes !* Eh bien, j'espère que nous crierons *demain*, tous ensemble encore, avec un égal enthousiasme, une égale unanimité : *Vivent nos amis les Espagnols !*





## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
CHAPITRE I. De Paris à Irun.....	1 à 3
» II. Une nuit à Irun.....	3 à 6
§ III. Irun et Fontarabie.....	6 à 8
» IV. De Madrid à Séville. — Entrée de Leurs Majestés à Séville.....	8 à 13
» V. Huelva.....	13 à 15
» VI. Le Congrès des Américanistes. — Arrivée de Leurs Majestés à Huelva.....	15 à 19
» VII. Visite au monastère de la Rabida .....	19 à 22
» VIII. Les fêtes d'Huelva.....	22 à 24
» IX. Inauguration du monument de Christophe Colomb sur l'esplanade de la Rabida.....	24 à 27
» X. D'Huelva à Séville.....	27 à 30
» XI. Séville la Belle.....	30 à 33
» XII. Un carrousel militaire à la Plaza de Toros. — L'Alcazar de Séville. — La santé du jeune roi .....	33 à 40
» XIII. Les places de Séville. — Une réception à l'hôtel de ville de Séville .....	40 à 43
» XIV. La manufacture des tabacs .....	43 à 46
» XV. Pose de la première pierre d'une école par la reine régente. — Les promenades de Séville. — La tour del Oro. — Réception à l'Alcazar.....	46 à 50

	PAGES
CHAPITRE XVI. La cathédrale de Séville et la Giralda.....	50 à 57
» XVII. Le palais de San-Telmo. — Les Gitanos de Triana ...	57 à 60
» XVIII. La maison de Pilate. — Les bibliothèques et le Musée de Séville.....	60 à 64
» XIX. Les Andalous et les Andalouses.....	64 à 69
» XX. De Séville à Cordoue.....	69 à 71
» XXI. La Carrahola et le pont d'Octave-Auguste à Cordoue.	71 à 74
» XXII. La Mosquée de Cordoue.....	74 à 79
» XXIII. La tour de Malmuerta et l'Alcazar Viejo .....	79 à 82
» XXIV. Madrid. — La puerta del Sol.....	82 à 85
» XXV. Entretien avec M. Navarro Reverter. — La rue d'Alcala. — Le salon de Prado. — La Banque d'Espagne. — Le palais de Buenavista .....	85 à 89
» XXVI. Le palais des Cortès. — Le musée royal de peinture. — Le jardin botanique .....	89 à 91
» XXVII. Inauguration des Expositions historique européenne et américaine dans le palais de la bibliothèque. — La Monnaie. — Le palais de l'Industrie et des Beaux- Arts.....	91 à 95
» XXVIII. Chez le général Azcarraga. — L'armée espagnole. — Les églises de Madrid.....	95 à 100
» XXIX. Arrivée de Leurs Majestés à Madrid. — La cavalcade du Commerce et de l'Industrie. — Ma visite au Palais Royal de Madrid.....	100 à 106
» XXX. L. M. le roi et la reine de Portugal à Madrid. — Le roi du ciel et le roi de la terre. — La place de Orient. — Dîner de gala au Palais Royal.....	106 à 109
» XXXI. L'armeria real. — La cavalcade historique. — La plaza mayor.....	109 à 113
» XXXII. Le roi et la reine de Portugal à l'Escurial. — Leurs Majestés à la course de taureaux. — Portraits de la reine Amélie et du roi Dom Carlos. — Réception de M. Gaston Routier par S. M. la reine de Portugal.— Départ des souverains pour Lisbonne.....	113 à 117
» XXXIII. Les théâtres de Madrid. — La plaza de toros et les cirques. — Le Bueno-Retiro. — Les Académies et les Musées de Madrid. — L'Hôtel de Ville. — Le Manzanarès. — Le pont de Tolède. — Le monu- ment du Dos de Mayo. ...	117 à 123

CHAP. XXXIV.	L'eau potable à Madrid. — La calle Serrano. — Entretien avec M. Manuel Silvela.....	123 à 126
» XXXV.	Chez Don Emilio Castelar. — Etat politique de l'Espagne. — Sa Majesté la Reine régente. — S. M. Alphonse XIII.....	126 à 131
» XXXVI.	Don Antonio Canovas del Castillo. — Opinion de ce grand homme d'État sur la situation politique et économique de l'Espagne. — Les sympathies mutuelles de la France et de l'Espagne. — Une alliance future .....	131 à 138

---

